22e Année Mai 1912 Troisième Série N° 29

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas

✢ ✢

ABONNEMENT UNIQUE
5 FRANCS PAR AN

Le Surnaturel n'existe pas

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

Sommaire

L'Astrologie Onomantique

L'astrologie onomantique ou mieux kabbalistique a été inventée par P. Christian, et le système en est contenu et développé dans « l'Homme rouge des Tuileries », qu'il publia en 1864.

En lisant cet ouvrage, le lecteur en devine facilement le but comme le motif qui l'a inspiré : auréoler Napoléon III, qui, déjà, à ce moment-là, cherchait à se rendre plus populaire et démontrer aux Français *la mission providentielle* de sa dynastie, en employant pour cela, les *grands moyens pratiques* de la légende et du merveilleux.

Or, nul n'était mieux qualifié pour cette œuvre, que P. Christian, bibliothécaire au Ministère de l'Instruction Publique, maître ès-sciences occultes, et auteur des ouvrages suivants :

« Histoire de Napoléon III, depuis sa naissance jusqu'à

la proclamation de l'Empire, 1852. — Le réveil de l'Aigle, 1855. — Carmen Sybillinum, prédiction de la naissance d'un fils par les arcanes du magisme égyptien, 1854. — Histoire héroïque des Français, racontée au Prince Impérial, 1863. — etc... »,

Il était, comme il nous le dit lui-même dans « l'Homme rouge », très versé dans l'étude de l'Astrologie et de la Kabbale, ayant étudié tous les livres des grands Maitres kabbalistes du moyen-âge et de l'antiquité, depuis Hermès-Thoth jusqu'à Cagliostro, et compulsé les traités astrologiques, depuis celui de Ptolémée jusqu'à l'Astrologia gallica de Morin de Villefranche. C'était un disciple d'Eliphas Lévi et ex-abbé comme lui. Et grâce à ses sérieuses et profondes connaissances en occulte, Christian put établir en faveur de Napoléon III, un système nouveau de divination, qui est un vrai chef-d'œuvre de courtisanerie et de science, tout en étant une fumisterie.

En effet cette méthode n'est établie que sur des légendes:

1° Le papyrus de Siméon bar Jochaï, qui n'a jamais existé, même dans les greniers du Vatican; 2° les secrets hypothétiques des Mages retrouvés par Cagliostro; 3° le Tarot hermétique des Egyptiens, vraie fable d'Etteilla et de Court de Gébelin, puisque, comme l'a prouvé Oswald Wirth, dans le Voile d'Isis, le Tarot date de Charles VI, créé par Gringonneur! A l'aide des œuvres de Kircher, de Jacques Gaffarel et d'Auger Ferrier, qu'il amalgama habilement, Kabbale et Astrologie, il fabriqua les 7 merveilleux cercles astrologiques des planètes qui, combinés avec les 78 lames du Tarot, lui permirent, en y joignant la valeur numérique des noms du consultant traduits en latin, d'ériger une figure d'horoscope, où toutes les planètes, hormis le Soleil, ne se rencontrent point dans leurs positions astronomiques réelles, qui doivent, seules, avoir quelque influence rationnelle sur le sujet.

En résumé, dans « l'Homme rouge », tout est légendes : légende de Bonaventure Guyon; légende du prieur de Lagny; légende de Cagliostro, possesseur des clefs du magisme égyptien, qu'il réédite plus tard dans l'histoire de la Magie. Mais pourquoi, objectera-t-on, Christian, possédant les connaissances de l'astrologie véritable, ne s'en est-il pas servi

dans « l'Homme rouge des Tuileries », au lieu d'inventer l'astromancie ?

Certainement, Christian était capable d'ériger pour Napoléon III et le Prince impérial, les horoscopes astronomiques que l'astrologue Zadkiel publia, à Londres, dans son Almanach astrologique, en 1853 et en 1857, prophétisant la chute du premier après une guerre désastreuse, avec la perte de son trône et la mort prématurée du Second, qui *devait ne jamais* régner. Mais cela n'eût point fait son affaire, aussi Christian a-t-il habilement employé l'Astrologie kabbalistique, tout en restant muet sur les événements qui devaient arriver après 1848.

Vers 1888, l'astrologique onomantique qu'on pouvait croire morte, fit sa réapparition avec « *Les Mystères de l'Horoscope* », qui furent une édition nouvelle, revue et remaniée de « l'Homme rouge » de Christian publiée par Ely Star. C'est le même système astrologico-kabbaliste, avec la suppression toutefois de la traduction des prénoms, titres et surnoms des consultants, en langue latine hiératique, et que l'auteur laisse en français.

En publiant les « Mystères de l'Horoscope », Ely Star croyait à une trouvaille et était de bonne foi, mais l'expérience lui montra bientôt l'inanité du système de Christian, qu'il répudia, comme on peut le voir dans le n° 6, mois d'août 1890, de la revue mensuelle « l'Etoile », en y lisant l'article ayant pour titre : « Conseils aux jeunes, les faux Mages », dont nous citerons ces quelques lignes :
« Nous demandons pardon aux mânes des auteurs que nous « allons *châtier*, ils n'ont que l'excuse de leur bonne vo- « lonté : mais en occulte, la bonne volonté n'est qu'une « force aveugle qui peut conduire à l'abîme si elle n'est « éclairée par la splendeur du savoir. Parmi les auteurs « *à éviter*, citons d'abord P. Christian, l'auteur de « l'Hom- « me rouge des Tuileries » et de « l'Histoire de la Magie ». « Puis Desbarolles, auteur des « Mystères de la main » ; « ensuite le nommé Ely Star, auteur des « Mystères de « l'Horoscope.

« Ely Star, c'est votre très humble serviteur. Christian « a induit Star en erreur, et ce dernier a le courage de « le reconnaître et de le publier... Les livres de Christian,

« pas plus que le mien ne peuvent donc servir à l'érec-« tion d'un horoscope. C'est de relever *astronomiquement* « l'état du ciel, au moment précis de la naissance du sujet, « et c'est ce que nous faisons actuellement. » — Et, plus tard, dans la préface d'un nouvel ouvrage « L'Art de voir l'avenir par l'Astrologie », édité chez Dentu, il répète encore que Christian et lui s'étaient trompés.

On peut donc, après cela, proclamer la faillite de l'Astrologie onomantique et kabbalistique et mettre au pilon les « Mystères de l'Horoscope » avec « l'Homme rouge des Tuileries ».

JULEVNO.

L'Emmuré

Une histoire de fantômes ! dit le Dr Legrand, tandis que, mêlé à la fumée odorante des havanes, le parfum troublant des roses montait dans l'air pur de ce soir d'été ; oui, j'en connais une authentique, tragique aussi, qu'une suite de curieuses coïncidences, me permit d'observer moi-même dès le début.

A la réflexion, je puis vous le dire sans danger, car, à présent tous les acteurs de cette étrange histoire sont morts ou disparus.

Tout pensif, le célèbre médecin s'arrêta, comme pour rappeler ses souvenirs ; ses yeux perçants et mobiles fixèrent un moment le ciel nocturne, puis revinrent se poser sur ses compagnons.

Il y avait là, entre le Dr Legrand, médecin des Hôpitaux, et le comte Sarrosoff, un Russe épris du mystère, plusieurs notabilités de l'Art et de la Science Européenne.

Le dîner annuel que le grand seigneur russe donnait à ses amis, s'achevait.

Les convives se groupaient sur la terrasse de la villa, autour d'une table en bois de rose, où était servi le moka parfumé.

Presque sous les murs de la terrasse, les flots de la Méditerranée venaient doucement mourir, et chantaient leur

éternelle chanson ; au large, c'était l'admirable spectacle, tant de fois décrit. La mer immobile, le Ciel sans nuages, l'atmosphère idéale, la lune noyant toutes choses dans une sorte de brouillard argenté.

A l'époque où remonte mon histoire, continua le Docteur, je débutais à peine et j'occupais un petit appartement sur la rive gauche, près des quais.

Mes journées s'écoulaient entre l'étude des maladies nerveuses que je poursuivais avec passion et l'attente souvent vaine des clients. J'eus la chance, un matin, d'éviter une chute grave au célèbre professeur X..., qui dès lors, me prit en amitié, s'occupa de moi activement et me fit faire entre autres, des remplacements à sa maison de santé de Neuilly. C'est là que débute mon histoire.

J'étais donc de service un matin, et ma visite terminée, je me disposais à partir, lorsqu'on frappa à la porte ; un infirmier se présenta : Monsieur le docteur, me dit-il, il y a là une femme, désespérée, son enfant est paraît-il, évanoui dans une maison voisine. Elle ne peut trouver de médecin, et demande de l'aide ; que faut-il faire ?

Je fis répondre à cette femme que j'étais prêt à la suivre et elle m'entraîna rapidement au dehors.

Tout à côté, une rue franchie, la femme s'arrêta.

J'avais devant moi une vieille grille, autrefois dorée. On apercevait, au travers des barreaux, à moitié caché par la végétation touffue d'un jardin abandonné, un petit pavillon qui me parut dater de la fin du XVIIIe siècle.

L'aspect en était plutôt sombre, presque effrayant ; une indéfinissable tristesse, un sentiment vague d'épouvante émanaient de ces vieux murs, malgré la lumière d'un beau jour, malgré le ciel bleu sur lequel tranchait le toit d'ardoises mansardé.

Rapidement, chassant d'un effort, cette mauvaise impression, je suivis la jeune femme en pleurs qui m'introduisit dans une grande pièce pauvrement meublée, au rez-de-chaussée. Sur un petit lit un enfant de six ans gisait étendu. Noyée dans ses cheveux blonds, sa tête penchait légèrement en arrière, les yeux bleus, vitreux, étaient à moitié fermés ; le nez pincé et livide, la bouche entr'ouverte. Un examen attentif était hélas ! inutile ; au premier coup d'œil je reconnus la mort.

Le pauvre enfant était déjà froid; ses petits bras raidis semblaient vouloir repousser une apparition terrifiante. Mon regard éclaira la mère qui s'écroula sur le petit cadavre en sanglotant éperdument.

J'attendis longtemps, n'essayant pas de consolations superflues et mot par mot, j'appris de la malheureuse que son fils s'était endormi la veille en parfaite santé, et qu'elle l'avait trouvé le matin insensible et froid. Elle avait cru à un évanouissement et était aussitôt sortie pour chercher du secours.

Dans l'intérêt de mon récit, continua le praticien, il vous suffit de savoir que l'autopsie ne révéla en aucune façon le secret du mystère. Nul organe vital n'était attaqué; seule, la force nerveuse, ce que Baunis appelle « la force neurique rayonnante », semblait avoir été soutirée par une étrange et puissante machine pneumatique; l'enfant s'était éteint comme une lampe privée d'huile, tout était intact en lui.

Des jours passèrent, la famille éprouvée avait déménagé et les portes du pavillon tragique s'étaient refermées.

Malgré moi, cette mort me préoccupait. Forcé de passer chaque jour devant la maison, le désir d'en savoir davantage me hantait de plus en plus, si bien qu'un jour, j'entrai demander au gardien qui habitait une petite construction près de la grille, la clef du pavillon. Cet homme, qui, d'ailleurs me connaissait, me la remit avec une certaine hésitation. L'expression de ses traits me parut même si bizarre, que je résolus de l'interroger après ma visite. Je traversai vivement le jardin autrefois sablé, maintenant envahi par les herbes sauvages, et j'entrai. Aussitôt, comme la première fois, la même impression étrange s'empara de moi; c'était une angoisse vague; une pression mystérieuse sur le cœur, une difficulté extraordinaire de respiration, un commencement d'épouvante sans cause..........................

Je me trouvai dans un couloir dallé et terminé par une porte vitrée, donnant sur le jardin. Au fond, à gauche, un escalier de bois montant au premier étage. A droite, une grande porte à double battant portant encore des traces de sculptures dorées et surmontée d'un panneau peint, aux personnages effacés. A gauche, près de l'entrée, la porte de la chambre mortuaire. J'entrai; c'était une grande pièce

carrée à deux fenêtres. Au fond, une cheminée de marbre blanc surmontée d'une glace au cadre terni, dont la surface verdâtre, semblait vieillie et morne d'avoir reflété tant de souffrances humaines. Le parquet était en mauvais état; les murs, très épais, étaient recouverts de vieilles tapisseries disparates qui, par endroits, tombaient en lambeaux. Je remarquai une alcôve vide et une sorte de grand placard pratiqué dans l'épaisseur de la muraille. A droite de l'alcôve une petite porte.

J'ai toujours été sensible, à ce que l'on pourrait appeler l'action occulte des choses sur l'organisme humain et mon malaise augmentait, malgré ma volonté. Debout au milieu de la chambre, je fixais involontairement les yeux sur l'eau verte de la glace, et peu à peu, je cessai d'y apercevoir mon image, et moi, moi le médecin sceptique, je crus voir s'y refléter, ... un fantôme.... deux yeux en même temps si furieux et si tristes, d'une tristesse surhumaine, seuls très visibles dans un visage moins bien formé. Je haussai les épaules et détournai la tête avec effort. Je sortis rapidement au grand jour et en respirant l'air frais du matin, ma gêne disparut entièrement.

Le concierge était là, m'attendait et paraissait inquiet. Je lui remis la clé et son pourboire.

— Monsieur n'a pas l'intention de louer, me dit cet homme, d'un ton presque suppliant, monsieur n'a pas d'enfant?

— Non, non, je ne veux pas louer, mais, je voulais revoir l'endroit où est mort cet enfant l'autre jour.

— Ah! tant mieux, soupira-t-il d'un air radieux; j'en ai assez, moi, de ces enterrements d'enfants; c'est terrible aussi monsieur, pensez que depuis dix ans, c'est le 8e enfant mort en une nuit, et sans maladie, et il paraît qu'avant moi, c'était la même chose. Si le propriétaire persiste à louer, moi, je m'en irai, j'aime mieux risquer la misère que de voir ainsi mourir tant d'innocents!

— Comment! dis-je, vous ne vous trompez pas? la pièce a-t-elle été désinfectée?

— Mais oui, monsieur, chaque fois et soigneusement, je vous en réponds, on n'a rien négligé et cependant, tout enfant couchant dans cette chambre est toujours mort en

une nuit et sans maladie apparente, pendant son sommeil et tous ont le même geste d'effroi, la même expression d'angoisse. Aussi, loue-t-on difficilement et à de pauvres gens seulement.

Il se tut.

Je m'éloignai tout pensif après avoir remercié le brave homme.

Une enquête discrète dans le quartier me permit d'acquérir la certitude qu'il n'avait rien exagéré. Tout était exact.

A cette époque, je n'avais aucune notion d'hyperphysique, et vous savez avec quel soin, même aujourd'hui, je suis obligé de cacher mon opinion sur l'occulte et sa merveilleuse synthèse. Aucune méditation, aucun effort, ne pouvaient donc éclaircir pour moi l'angoissant mystère.

Les années passèrent, continua le docteur Legrand. Le souvenir de ces morts bizarres s'effaçaient peu à peu, mais cependant, pas entièrement, et de temps en temps, lorsque les circonstances me ramenaient à Neuilly, j'allais jeter un coup d'œil sur le pavillon qui n'avait pas été loué depuis. Je n'aurais probablement jamais eu l'explication de ces faits étranges, si une coïncidence qui, à bien réfléchir, est peut-être en elle-même aussi extraordinaire et qui a été le début de mes études occultes, ne s'était présentée il y a une dizaine d'années.

J'avais accepté de soigner un vieux prêtre recommandé par des amis, et qui n'avait, du reste, aucune maladie que ses 80 ans. Je m'étais pris d'amitié pour lui, et nous discutions parfois longuement sur les éternels problèmes de la conscience, de la survie et de la responsabilité humaine. Nous n'étions pas souvent du même avis et en matière de religion romaine surtout, nos esprits étaient loin de s'entendre.

Cependant, je lui accordais certains beaux côtés de la vie ecclésiastique et entre autres, l'admirable énergie, la belle ténacité que les prêtres, même les plus mondains, mettent, et ont mis de tous temps, à garder le secret de la confession.

— Oui, me disait un jour mon vieil ami, il n'y a pas d'exemple, qu'un prêtre, même tombé, l'ait trahi et parfois cependant, il donne lieu, ce secret, à de biens pénibles luttes

de conscience. Après ma mort, je vous ferai parvenir des pages de notes, parmi lesquelles vous trouverez la relation réellement tragique d'une des plus terribles situations où je me sois trouvé dans ma longue existence. Vous devrez garder ce secret pendant 10 ans après ma mort, mais à ce moment, il n'y aura plus aucun inconvénient à ce qu'il soit connu.

Quelques mois après, je reçus presque en même temps, la nouvelle de la mort de mon vieil ami, et un assez volumineux paquet.

C'étaient des notes, des plans de conférences, d'intéressantes études théologiques, des traductions de latin et de grec, et d'hébreu.

Mon attention fut attirée par une enveloppe sur laquelle étaient écrits ces mots : « Pour le docteur X..., à ouvrir après ma mort. »

Le souvenir de notre dernière conversation me revint brusquement; je pris connaissance du document et vous comprendrez toute la stupéfaction que j'éprouvai en présence d'un des plus extraordinaires enchaînements du capricieux Destin qu'il m'ait été donné de rencontrer. Vous me comprendrez dès que vous aurez entendu la lecture de ce dramatique récit qui paraîtrait bien plus vraisemblable au XIIIe qu'au XIXe siècle.

Le docteur tira de son portefeuille un papier jauni qu'il déplia, et il lut :

« Près de paraître devant Dieu, écrivait le vieux prêtre, je me sens poussé par une force surnaturelle à écrire la rédaction de l'événement le plus tragique de mon existence. Peut-être, est-il dans les desseins de la Divine Providence que ce récit ait un jour son utilité. J'ai consacré ma vie à réaliser le vrai en moi et autour de moi, de plus, les mourants ne mentent pas; je n'ai donc pas besoin d'affirmer l'exactitude minutieuse de ce qui suit.

« J'ai aujourd'hui, 1er janvier 1912, quatre-vingt dix ans, je suis sain d'esprit et si mon corps est fatigué, ma mémoire est plus sûre que jamais. Mais pour certaines raisons, je ne veux pas fixer de dates exactes à ce récit.

« J'étais alors tout jeune prêtre, et j'avais été nommé vicaire à la petite paroisse de X... près de Paris.

« Le curé s'étant un jour absenté dès le matin, j'étais seul dans le petit jardin du presbytère, il pouvait être huit heures du soir et la nuit était proche. J'allais rentrer, lorsque la petite clochette de la barrière tinta doucement, et je vis accourir un enfant du pays porteur d'une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le Curé de X... est instamment prié au nom « de la charité chrétienne, de venir donner les secours de « la religion à un mourant.

« Il trouvera au détour de la route, une voiture; qu'il « veuille bien y monter. »

— Qui t'a remis cette lettre, demandai-je à l'enfant?

— C'est un monsieur dans une voiture, monsieur l'abbé.

« Je réfléchis un instant, et malgré le côté mystérieux de cette convocation, peut-être même à cause de lui, car j'étais très jeune, j'allai prendre le nécessaire à la sacristie et sortis sur la route. La nuit était venue,et ce fut avec certaines difficultés, que je trouvai la voiture dont les lanternes étaient éteintes. Je m'approchai, la portière s'entr'ouvrit, une main me fit signe de monter et aussitôt les chevaux partirent au galop.

« La plus profonde obscurité régnait dans l'intérieur de la berline, un peu ému, j'entendis une voix douce, me dire à l'oreille :

« N'ayez aucune crainte, monsieur le curé, vous ne cou- « rez aucun danger, mais il ne faut pas que vous sachiez « où nous allons. Il est nécessaire que vous vous laissiez « bander les yeux.

« Si vous hésitez, sachez qu'une créature humaine va, « par votre faute, mourir sans être réconciliée avec Dieu. »

« Au même moment, je sentis un bandeau de soie m'entourer le front et me fermer les yeux.

« Puis, ce fut le silence, la voiture roulait toujours. Il est très difficile dans l'état où je me trouvais d'évaluer le temps; cependant, il me semble que deux heures au moins s'étaient écoulées, lorsqu'enfin les chevaux s'arrêtèrent. On me fit descendre, je sentis le sable sous mes pas, et ma joue fut effleurée par une branche humide.

« Une porte grinça; je franchis le seuil, et on m'enleva mon bandeau..... J'étouffai avec peine un cri d'effroi !...

« Comment rendre cette terrible scène? Ce n'est pas que

j'aie rien oublié, tous les détails, après tant d'années, sont encore présents à ma mémoire, mais je ne sais comment en faire comprendre l'horreur !

« Je me trouvais au centre d'une assez grande pièce à deux fenêtres, complètement aveuglées par d'épais rideaux de velours noir. Devant moi, une cheminee de marbre blanc surmontée d'une glace ancienne. A ma droite, une alcôve, et à côté, un grand placard, sorte d'armoire pratiquée dans le mur. La lumière d'un grand candélabre à nombreuses bougies éclairait. Au fond de ce placard, les traits terrifiés d'un homme jeune encore, aux yeux noirs, agrandis par l'épouvante. Il ne criait pas, mais une sueur d'agonie coulait sur son front; la tête seule paraissait encore, et le corps maintenu droit dans une maçonnerie toute fraîche... était déjà *muré*.

« A gauche, deux hommes vêtus de noir et soigneusement masqués se tenaient immobiles.

« Je fermai les yeux pour ne plus voir le terrible spectacle, la même voix douce, certainement déguisée, me les fit brusquement ouvrir :

« Monsieur le curé, ne cherchez jamais à savoir où vous
« êtes et qui nous sommes, vous n'y parviendriez pas. Nous
« sommes des justiciers et non des assassins. Nous nous
« éloignons un instant, entendez en confession celui qui
« va mourir et récitez pour lui les prières des agonisants.
« N'essayez pas de changer quoi que ce soit à notre déci-
« sion, ce serait inutile, remplissez le devoir de votre mi-
« nistère. Faites vite. »

« Que pouvais-je faire, seul, dans un endroit inconnu? Ces deux hommes jeunes, énergiques, évidemment armés, apparaissaient animés de la plus sombre résolution. Néanmoins, j'essayai de les attendrir, ce fut en vain.

« Je m'approchai alors du malheureux emmuré, et lorsque 10 minutes plus tard, il cessa de parler, je savais tout, mais le terrible secret restera à jamais enseveli au plus profond de ma conscience de prêtre.

« Rapidement, on me banda les yeux, on me porta presque jusqu'à la voiture, car mes forces m'abandonnaient.

Au moment où je quittais la chambre, un des hommes se baissait, plaçait les pierres et continuait le lugubre travail...

un ou deux cris terribles, bientôt étouffés, pendant qu'on m'entraînait, et ce fut tout...

« Nous partîmes, et quelque temps plus tard, j'étais de retour à la cure de X...

« Je n'avais pas promis de ne rien tenter pour découvrir la mystérieuse maison du crime. Aussi, après avoir pris conseil de mes supérieurs, je courus faire ma déclaration à la justice, en gardant bien entendu, le secret de la confession.

« Tout fut inutile. Vainement on m'interrogea, vainement, les recherches les plus minutieuses furent entreprises ; jamais le moindre indice ne fut trouvé.

« Les coupables qui certainement appartenaient aux plus hautes classes de la Société, demeurèrent toujours à l'abri de la Justice humaine. Puisse la Justice divine ne pas leur demander un compte trop sévère de leur acte dont je connais le mobile, et que je ne puis m'empêcher, non d'excuser ni d'absoudre, mais peut-être, en me plaçant au seul point de vue humain, de ne pas trouver entièrement incompréhensible. »

Telle fut, mes amis, l'étrange révélation, dont la lecture me plongea dans la stupéfaction la plus grande, dit le docteur Legrand, en replaçant le document dans son portefeuille.

Vous le devinez sans doute, ce qui m'étonna le plus, ce ne fut pas le crime en lui-même, bien que rare et extraordinaire, mais la description de la pièce où il avait eu lieu !

J'eus instantanément la certitude intérieure que cette chambre à alcôve, je la connaissais et qu'elle se trouvait dans le pavillon de Neuilly ! Pourquoi ? Je n'en savais rien. Je luttai longtemps avec moi-même et je ne sais quelle aurait été l'issue de ce combat entre ma raison et mon intuition, si je n'avais fait précisément à cette époque, la connaissance du docteur Suppa, le chef du mouvement occulte et spiritualiste en France.

Il m'avait intéressé en me prouvant d'abord, par des faits la supériorité de la médecine dosimétrique et de l'homéopathie, et en m'enseignant la médecine mentale véritable. Puis il m'avait initié à l'étude de la philosophie occulte et de la synthèse traditionnelle.

Un jour, nous étions réunis chez lui à Auteuil, et nous

avions examiné des documents se rapportant à la question du vampirisme. Preuves en mains, il m'avait convaincu que rien au monde ne peut être plus certain si l'on admet le témoignage humain : procès-verbaux des enquêtes judiciaires, récits signés et légalisés des témoins et cela en très grande quantité. Vous savez tous en quoi consiste ce phénomène troublant et terrible : A la mort du corps grossier, un lien subsiste entre lui et le *double*. Ce dernier entraînant une bonne partie de la matière éthérique et de la matière physique, pénètre dans certaines maisons et s'attaque de préférence aux enfants.

Il approfondit leur sommeil et par une aspiration indescriptible, soutire la force vitale et *même,* une bonne quantité du sang de leur victime; puis, il retourne vers le cadavre et y puise les fluides physiques nécessaires à la continuation de la macabre et mortelle besogne.

Parfois, l'action des vampires est ressentie au seul endroit où est déposé le corps, parfois, ils jouissent d'une certaine liberté et peuvent s'éloigner.

On met un terme à leurs forfaits en enfonçant un pieu dans le cœur, et en brûlant le cadavre; enfin, en certains cas, le phénomène cesse de lui-même pour des raisons inconnues.

Nous prolongeâmes fort tard notre causerie ce soir-là, car je voulus raconter l'histoire des morts d'enfants, et celle de l'emmuré. Je lui dis comment, malgré moi, j'établissais un lien entre elles et comment, sans raison valable, je pensais que la chambre de l'emmuré était la même que celle de la villa de Neuilly.

Mon maître réfléchit un moment et me dit qu'à son avis, il pourrait être utile de s'en assurer. Le propriétaire fut mis au courant dès le lendemain, et quelques jours après, les recherches furent entreprises dans la fameuse chambre hantée.

Le placard ouvert, on mit bientôt à jour une maçonnerie, moins ancienne que celle du mur et après plusieurs heures de travail, le cadavre momifié d'un homme apparut.

Les vêtements étaient tombés en poussière. Le squelette avait encore la peau sur toute son étendue. Cette peau était

entièrement raccornie et sèche, et les organes splanchniques n'existaient plus.

Ainsi tout était vrai! Je ne m'étais pas trompé et nous nous trouvions bien dans la chambre du crime où vers 1852 avait eu lieu la scène dramatique racontée par le vieux prêtre. Le mystère était éclairci au moins en ce qui concernait la mort subite des enfants.

Le vampirisme avait été dans ce cas, restreint à la chambre même et seuls, des organismes faibles, en avaient ressenti la funeste influence.

Un silence impressionnant accueillit les dernières paroles du docteur Legrand; la nuit s'était voilée au loin derrière d'épais nuages....

— Avec ce que nous ne savons pas, dit l'un des convives, on construirait un monde.

G. PHANEG.

Entretien sur la Théosophie

On commence à étudier en France, la Théosophie avec un certain entrain, avec beaucoup d'ardeur même. Cette Philosophie contient malheureusement beaucoup de termes techniques, ainsi que des termes sanskrits, avec lesquels les étudiants ne sont pas encore familiarisés; ensuite, il y a bien des termes qui sont considérés comme synonymes et qui ne le sont pas du tout; enfin, il n'y a guère à l'heure en France que des ouvrages traduits de l'allemand ou de l'anglais et peu, fort peu d'ouvrages écrits par des Français. Aussi les traductions anglaises commencent à encombrer la Bibliothèque Théosophique. Nous devons commencer à réagir contre cette inondation, qui a pu faire dire à un Allemand très connu : « Les Anglais ont introduit en France la Théosophie ou Divine Sagesse, pour propager surtout leur langue, leur littérature et la traduction des livres anglais traitant de la Théosophie. »

Evidemment, dans cette opinion, il y a quelque exagération, mais il y a bien aussi du vrai, beaucoup de vrai!...

Aussi, nous trouvons qu'il est opportun d'apprendre au

Français la Théosophie, avec des ouvrages bien écrits et non avec des traductions plus ou moins bien faites, dans lesquelles, on respire parfois un accent étranger et des formes plus ou moins françaises.

C'est pourquoi, voulant combler un vide, nous allons commencer aujourd'hui dans le VOILE D'IISIS, des *Entretiens théosophiques,* grâce auxquels nous espérons :

1° Répandre une donnée théosophique excellente, au point de vue spiritualiste;

2° Apprendre à de nouveaux étudiants, la belle et si remarquable Philosophie Orientale;

3° Bien définir et bien faire comprendre les termes et les finesses de la Théosophie et empêcher ainsi dans l'esprit de l'étudiant des confusions regrettables.

Certes, à aucun moment de notre Histoire, nous n'avons eu autant besoin d'étudier le spiritualisme et l'idéalisme pour combattre le matérialisme et ses funestes conséquences et d'élever les cœurs par un haut Idéalisme.

Pour atteindre ce but, il n'y a rien de mieux, selon nous, que d'étudier la Théosophie et ses consolantes doctrines.

Aussi, espérons-nous, en commençant nos entretiens, obtenir un triple but : Elever et grandir l'intellect humain, lui donner des grandes consolations et lui faciliter son Evolution.

Et nous pouvons affirmer que tous les étudiants, qui auront suivi avec constance nos *Entretiens Théosophiques,* qui les auront médités, auront appris à connaître la longue technique de la *Sagesse Divine,* ce qui leur permettra de lire tous les ouvrages théosophiques, de ne pas confondre les termes entre eux et de connaître ainsi la signification exacte qu'ils ont dans notre belle langue française, si claire, si explicite, pour celui qui la connaît bien.

Ces étudiants apprendront aussi la magnifique Philosophie Orientale à l'étude de laquelle nous avons consacré tant d'années de notre déjà longue existence.

Après ces quelques mots d'explication, nous entrerons dans le vif de notre sujet et nous définirons deux termes que l'on confond à tort bien souvent; savoir : le double aithérique et le corps astral.

D'après la Théosophie, la constitution de l'homme comporte sept corps, comme nous le verrons ultérieurement; le

premier de ces corps est le *Corps physique,* le corps matériel, grossier, l'enveloppe de nos corps aithérés.

Le second de ces corps est le *Corps astral,* or ces deux corps sont reliés entre eux par le double aithérique, c'est même pour cela que beaucoup confondent le double avec le corps astral, ce qui est une grossière erreur, car le corps physique, le double aithérique et le corps astral, sont trois éléments complètement distincts, bien que s'interpénétrant l'un l'autre.

Nous espérons que l'étudiant comprend ce terme *Interpénétrer.*

Un individu pénètre dans une chambre, c'est-à-dire qu'il entre dans cette chambre ; de l'huile, de l'eau, interpénètrent du sable que contient un récipient quelconque, cela signifie que l'huile et l'eau font corps avec le sable qui les a absorbés, mais c'est là une interpénétration complète ; aussi, n'en est-il pas tout à fait de même en ce qui concerne nos différents corps, il n'y a pas mélange, fusion. En effet, l'interpénétration n'a lieu que pour les couches, qui sont immédiatement en contact, les autres, toute la partie excédante, reste autonome, si l'on peut dire, reste tout à fait distincte. Voilà un point à retenir.

Etudions maintenant le *Double Aithérique,* car nous n'avons pas besoin de décrire l'organisme physique, le corps matériel : c'est celui qu'on voit, donc que l'on connaît, qui est le receptacle, l'enveloppe des corps invisibles.

(*à suivre.*) ERNEST BOSC.

L'ŒUVRE DE PARACELSE

(*Suite*)

On a dit que la philosophie de Paracelse était toute panthéiste : rien de plus inexact. Le panthéisme confond Dieu et la nature. Paracelse les distingue, et confesse hautement le dogme de la création. Le panthéisme fait de l'âme une idée de corps, soumise comme lui aux lois invariables de la nature, ou un mode fugitif d'une pensée universelle qui n'appartient à aucun être pensant. Paracelse voit dans l'âme humaine un être libre qui domine la nature, tout en l'imitant, bien plus

grand, dit-il, que les astres, que Dieu, après l'avoir créé, conduit et éclaire, non en se substituant à lui, mais en lui laissant la tâche de féconder par le travail des germes divins confiés à son intelligence. Mais il est vrai que, dans la nature distinguée de son auteur, Paracelse maintient l'unité de substance, empruntée à la Kabbale et aux écoles d'Alexandrie. Il admet sous le nom de *grand arcane* ou de grand mystère (*mysterium magnum*), une matière première, invisible, active, d'où sont sortis avec ordre, à la voix de Dieu, tous les corps simples et composés, les éléments, les astres, les minéraux, les plantes et les animaux, et enfin le corps humain, la plus savante composition de l'être suprême, le résumé et l'image de l'univers car il est formé avec tous les éléments et avec toutes les forces de la création (1).

Il est vrai aussi qu'au-dessus de l'âme humaine, à une distance infranchissable, il reconnaît, sous le nom d'esprit, un principe actif d'organisation, de conservation et de vie pour chaque corps, et même pour chaque organe du corps humain : esprit animal, vital, séminal, archée, dans les animaux : esprit végétal dans les plantes ; esprit du sel, du soufre et du mercure dans les minéraux, ou principe de la concrétion, de la combustion et de la fusibilité dans la matière brute, dans ces éléments qui passaient, depuis Empédocle, pour des corps indécomposables. Tous ces esprits ou arcanes particuliers, comme Paracelse les appelle quelquefois, ne sont que les divers états ou transformations, de plus en plus obscurs du grand arcane (2). Ce que Paracelse appelle l'alchimie n'est que le développement et l'application nécessaire de sa philosophie. L'alchimie, pour lui, n'est plus l'art de faire de l'or, mais d'approprier à notre usage, par une suite d'opérations imitées de la nature, tout ce qui peut nous être utile : car, « la nature, dit-il (3), est le premier et le plus grand de tous les alchimistes ; la transformation des corps n'est pas autre chose que la vie (4). » Tout homme devient un alchi-

(1) Astronomia magna ou philosophie du macrocosme et du microcosme, tome X, de l'édit. cit.

(2) Ubi Supra ; Philosophia et Athenienses, tome VIII, page 1 et suivantes, édit. citée.

(3) Le Livre Paragranum, chap. III, dans le tome II, de la même édition.

(4) Philosophia et Athenienses, quatrième texte, tome VIII, édit. citée.

miste, qui prend la nature pour modèle, qui, s'emparant des principes qu'elle met en œuvre et les employant de la même manière, les fait servir à nos fins. On aperçoit sur-le-champ les rapports qui existent entre ce système et la réforme médicale de Paracelse. Les principes les plus actifs des corps, dégagés par l'analyse et substitués par les corps eux-mêmes dans le traitement des maladies : les combinaisons chimiques mises à la place des mélanges repoussants employés jusqu'alors ; la force organique et vitale de la vie invoquée de préférence à la force mécanique des instruments, ou à l'intervention redoutée du fer et du feu : enfin l'observation, l'examen des principes, au lieu d'une routine aveugle ; tels sont les principaux traits de cette réforme qui a, en quelque façon, spiritualisé l'art de guérir, et qui, ramenée de ses excès, inévitables conséquences d'une révolution, poursuit son chemin encore aujourd'hui.

Malgré quelques écarts forcés par son labeur immense, Paracelse n'en est pas moins un des génies les plus vigoureux et les plus originaux d'une époque féconde en grandes intelligences. Il a ressuscité par la philosophie et régénéré par le spiritualisme les sciences naturelles, particulièrement celle du corps humain, abandonnée des siècles au hasard et à la routine ; il leur a ouvert une carrière infinie de conquêtes et d'espérances que l'imagination n'avait osé cherché qu'en dehors de la nature ; il est peut-être le premier qui ait énoncé clairement, et avec une conviction réfléchie, ce principe de la perfectibilité humaine que confirment chaque jour, dans le domaine des sciences et de l'industrie de nouveaux triomphes de l'esprit sur la matière, et que, malgré toutes les apologies du passé, la société moderne garde dans sa conscience comme une religion. Sans doute ce n'est pas un Galilée, un Bacon, ni un Descartes ; mais il leur a ouvert la voie en rappelant la raison humaine au sentiment de sa force et de sa liberté.

FRANCK.
(de l'Institut).

Il ne faudrait permettre aux hommes vertueux, les louanges des hommes pour récompense ; ce serait les exposer à l'orgueil, et vouloir payer une vertu par un vice.

L. CL. DE SAINT-MARTIN.

Les Couleurs Symboliques

Du Jaune

(*Suite*)

LANGUE DIVINE

« Au commencement, dit Saint-Jean, était le Verbe.....
« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes;
« et la lumière luit dans les ténèbres, et les hommes ne l'ont
« pas comprise (1). »

Cette lumière céleste trouva son symbole naturel dans la lumière qui brille sur la terre; la chaleur et l'éclat du soleil désignèrent l'amour de Dieu, qui anime le cœur, et la sagesse qui éclaire l'intelligence. Ces deux attributs de Dieu, qui se manifestent dans la création du monde et la régénération des hommes, paraissent inséparables dans la signification du soleil, de l'or et du jaune. La sagesse divine avait le blanc pour symbole comme l'amour divin le rouge; le jaune doré réunit ces deux significations et n'en forme qu'une seule, mais avec le caractère de manifestation et de révélation. Ceci explique une ancienne tradition recueillie par le blason; les écrivains qui traitent de l'art héraldique, prétendent que la couleur jaune est un mélange de rouge et de blanc (2).

Dans la Bible, le soleil représente l'amour divin, lorsqu'il est opposé à la lune, symbole de la sagesse; il en est de même de l'or qui indique la bonté de Dieu, opposé à l'argent, emblème de la vérité divine.

Le soleil, l'or et le jaune ne sont point synonymes, mais marquent différents degrés qu'il est difficile de préciser. Le soleil naturel était le symbole du soleil spirituel, l'or figu-

(1) St-Jean, chap. I.
(2) La Colombière, Science héroïque, p. 28 et 29.

rait le soleil naturel, et le jaune était l'emblème de l'or (1).

Toutes les religions s'appuient sur ces symboles comme bases de leurs dogmes.

Mithras est la pensée divine, le verbe ou la parole de Dieu révélée aux habitants de la Perse; source de toute lumière, l'or et la couleur jaune sont des attributs comme ceux d'Apollon.

Le premier des génies funestes, Mithras est élevé sur le redoutable Albordj, immortel coursier vigoureux; le premier, il a habité la montagne d'or; de sa massue d'or il frappe les esprits impurs, victorieux, il est assis sur un tapis d'or; lui-même est de couleur d'or.

Zoroastre ne fut point l'inventeur de la religion qui porte son nom, mais le réformateur de l'ancien culte consacré au soleil spirituel; son nom signifie astre d'or, brillant, libéral, astre vivant (2). La qualification de *Zéré* ou doré donnée également à Hom, le verbe divin, nous ramène dans l'Inde où nous trouvons les mêmes dogmes (3).

D'après le Bagavadam, Vischnou est la première émanation de Dieu; il est le soleil spirituel, la pensée éternelle, le verbe divin ; Dieu éclatant de lumière, il s'agitait à la surface des eaux primitives, d'où lui vient le nom de Narayana (4). Une de ses épithètes est porteur d'habits jaunes (5). Vischnou s'incarne dans Krichna, le verbe révélé.

Les lois de Manou attribuent à Brahma le rôle que Vischnou joue dans le Bagavadam, celui que l'esprit seul peut percevoir, ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de

(1) Le blason nous en offre encore la preuve : La Colombière, en remarquant le rapport qui existe entre l'or et le jaune et entre l'argent et le blanc, dit que, comme le jaune qui se tire du soleil peut être appelé la plus haute des couleurs, ainsi l'or est le plus noble des métaux ; aussi, dit-il plus loin, les sages l'ont appelé le fils du soleil. L'argent est au respect de l'or, ce que la lune est au respect du soleil; et comme ces deux astres tiennent le premier rang entre les autres planètes, de même l'or et l'argent excellent sur le reste des métaux. (Science Héroïque. p. 30-31.

(2) Zéréthoschtrô, de Zéré qui signifie doré ou d'or (Anquetil, sur le Zend-Avesta, t. I, part. 2e, p. 4).

(3) Om, la trinité indienne. Hom est de couleur d'or, ceux qui le mangent anéantissent le mal (Vendidad Sadé, p. 114).

(4) Bagavadam. p. 46, 49, 62.

(5) Paulin, *Systema bramanicum*, p. 80.

sa substance les diverses créatures, produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe ; ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre au mille rayons, et dans lequel l'être suprême naquit lui-même sous la forme de Brahma, l'aïeul de tous les êtres. Brahma est également nommé Narayama,, celui qui se meut sur les eaux (1).

L'or était consacré à Horus, dont le nom Hor se retrouve dans le passage de la Genèse où Dieu dit : La lumière sera et la lumière fut. Il est de même consacré à Vischnou et à Mithras; la ressemblance entre le mot latin *aurum,* le mot français *or* et l'hébreu *aor,* la lumière, l'indique, et les monuments le démontrent.

Vischnou, Mithras, Horus et Apollon, sont une même divinité, représentative d'un même dogme. Ce mythe, parti de l'Orient, se matérialise dans sa course vers l'Occident et le Midi; dans l'Inde, Vischnou est complètement distinct du soleil matériel ou Surya et d'identifié avec le soleil mystique *Om.* Dans le zoroastrisme, Mithras se rapproche d'un culte matériel, du moins dans sa forme extérieure; en Egypte les symboles d'Horus sont les mêmes que ceux affectés au soleil; enfin en Grèce, Apollon est la personnification de cet astre.

Le symbole devient Dieu, le peuple adore le soleil et l'armée céleste, le sabéisme règne dans l'Orient; alors Abraham sort de la Chaldée, les idoles sont brisées, et cependant les symboles restent les mêmes. Moïse apparaît aux Israélites, éclatant de lumière : des rayons illuminent sa tête; le prophète Habacuc annonce la venue du saint : sa splendeur, dit-il, brillera comme une vive lumière, des rayons sortiront de sa main, c'est là où sa force est cachée. La main était l'emblème de la puissance, et les rayons du soleil désignaient les manifestations de l'amour et de la sagesse de Dieu. On ne sera donc plus surpris que les pères de l'Eglise, à l'exemple des prophètes, nomment Jésus-Christ la lumière, le so-

---

(1) Lois de Manou, liv. 1er. William Jones's on the Gods of India III, 353. La même cosmagonie fut adoptée par les Tartares s'ils n'en furent les premiers possesseurs. Dans le principe, disent-ils, il existait un espace énorme ; des nuages de couleur d'or s'y rassemblèrent et y versèrent une si grande abondance de pluies qu'il s'y forma une mer immense. (Histoire des découvertes dans plusieurs contrées de la Russie. VI, 133.)

leil, l'Orient (1) et que l'or soit son symbole; on comprendra pourquoi des artistes chrétiens donnèrent à Jésus-Christ des cheveux blonds comme à Apollon (2), et placèrent l'auréole sur sa tête comme sur celle de la Vierge et des Apôtres. En Egypte, le cercle d'or figurait la course du soleil et l'accomplissement de l'année. Le Messie, divin soleil, accomplit une période religieuse et sociale, il ouvrit une nouvelle ère; l'auréole était le symbole naturel d'un événement qu'il était peut-être réservé à notre époque d'apprécier dans toute sa grandeur.

FRÉDÉRIC PORTAL.

(*A suivre.*)

Le Diable émeut la colère selon les sept formes de la Nature dans l'homme : tantôt en Vénus, par des pensées impures, tantôt en la lune en nous insinuant que la perfection n'est pas de ce monde, soit en faisant se dresser l'âme dans la propriété de Mars, par le feu du Moi, soit par Jupiter, de sorte que l'âme s'empoisonne elle-même; avec le Soleil, il l'occupe d'imaginations et de fantaisies étrangères; avec Saturne, elle doute de Dieu et par Mercure il lui donne une fausse confiance en lui.

J.-G. GICHTEL.

---

(1) Splendor autem appellatur propter quod manifestat, lumen quia illuminat ad veritatem contemplandam cordis oculos res erat sol, quia il'uminat omnes, oriens quia luminis fons et illustrator est rerum et quod oriri nos faciat ad vitam æternam.
(*Isidori. Orig.* Lib. VII, capit. 2)

(2) Eustathe prétend que l'or était consacré à Appolon et que c'est la raison pour laquelle Homère donne à ce Dieu un sceptre d'or. M. Millien observe qu Homère ne dit rien du partage des métaux entre les Dieux. (Minéralogie Homérique, p. 175). Le témoignage du scoliaste n'en demeure pas moins. Voyez pour l'attribution des cheveux blonds ou dorés, *Junii de pictura veterum*, p. 243. « La Tunique d'Apollon est d'or, son agrafe, sa « lyre, son arc, son carquois et ses brodequins sont d'or. L'or « et les richesses brillent autour de lui ; j'en atteste la Pythie. » (Callimaque, Hymne à Apollon).

Le
CIMETIÈRE D'AMBOISE

(Suite)

Ce discours, mes désirs, celui qui me parlait,
Tout, dans moi, faisait naître un feu qui me brûlait,
Mais d'une flamme au monde, hélas ? trop inconnue.
Ma langue est muette. Alexis continue :
« Aux doctes de la terre expose leurs erreurs ;
Dans leur cœur, s'il se peut, fais passer tes douleurs :
Qu'ils pressentent par là cette époque future ! »
« Dis-leur : vous qui veillez auprès de la nature,
Le compas à la main ; vous, dont les arts divers
Savent peser, nombrer, mesurer l'univers.
Croyez-vous que celui dont il tient la naissance,
Se borne à demander à votre intelligence,
D'en tracer la figure ? A vos puissants crayons
N'en aurait-il offert que les dimensions ?
Et n'êtes-vous chargés par lui de décrire
Les murs de ce palais, qu'il se plût à construire ?
Quel artiste pourrait limiter ses succès,
En peignant des héros, à crayonner leurs traits ?
Ne s'efforce-t-il pas de nous montrer tracées,
Leurs âmes tout entières, et leurs grandes pensées,
Afin qu'en nous charmant par ce magisme doux,
Leur esprit nous attire et s'unisse avec nous ?
Et celui qui du monde ordonna la structure,
Ne trouverait chez nous ni peintre, ni peinture ?
Non, ces majestueux et sublimes desseins,
Qu'il conçut en formant cette œuvre de ses mains ;
Ces ressorts animés de la nature entière ;
Ce mot d'ordre que l'homme, au sein de cette terre,
Prend de Dieu chaque jour, ce signe solennel
Qu'il doit la préserver au nom de l'Eternel ;
Savants, c'était à vous d'exposer ces merveilles ;
Voilà ce que sa gloire attendait de vos veilles.
Mais que lui revient-il de vos descriptions ?

Tandis que vous venez par vos longues leçons,
Sans nourrir nos esprits, charger notre mémoire,
Il reste sans couronne et jeûne de sa gloire. »
« Et la triste nature en proie à tous les maux;
Elle qui de vos soins attendait le repos;
Que l'homme a pu plonger dans le deuil et la gêne,
Est-ce en pesant ses fers, est-ce en toisant sa chaîne,
Que vous ramènerez ses jours de liberté,
Et la consolerez de sa viduité!
Le flambeau du soleil, s'il brille dans le monde
C'est moins pour l'éclairer, que pour qu'il le féconde. »
« Dis-leur : cet univers qui, malgré sa langueur,
Est votre seul moyen pour prouver son auteur,
Ne nous montre de Dieu que la moindre puissance.
Son amour, sa sagesse et son intelligence,
Nous les ignorerions si notre être divin
Ne servait de miroir à ce Dieu souverain;
Et c'est vous qui deviez, dans ce miroir fidèle,
Nous indiquer les traits du suprême modèle;
Mais cet homme, votre œil n'y voit qu'obscurités;
Vous n'avez pas encore pesé ses facultés :
Vous prétendez tantôt, que l'idée est innée;
Tantôt, que par les sens elle nous est donnée.
L'idée, objet profond qui vous divise tous
N'est pas innée en vous, mais à côté de vous
Ces animaux, ces fruits, dont la plus pure essence.
Vous prêtant son concours, soutient votre existence
Sont aussi comme innés auprès de votre corps.
Sont-ils innés en lui? Non, mais grâce aux ressorts
Dont la sage nature a pourvu vos viscères,
Ces substances pour lui ne sont point étrangères.
Ses sucs avec leurs sucs se peuvent allier,
Et votre sang enfin se les approprier;
De vos doutes par les bornes sont fixées,
Vous naissez, vous vivez au milieu des pensées;
Et ce qui vous fait homme, est le droit merveilleux
D'admettre en vous ces fruits; de former avec eux
Un doux lien, fondé sur votre analogie:
D'aller, avec ce titre, aux portes de la vie,
Vous faire délivrer ce pain de chaque jour,
Qui sans cesse renaît dans l'éternel amour.

Mais surtout faites-vous un esprit assez sage
Pour discerner les fruits dont vous faites usage,
Combien de fruits peu mûrs, corrompus, vénéneux!...
Les sables de la mer ne sont pas plus nombreux. »
« Dis-leur: l'homme est bien grand, son esprit vous pardonne
La méprise où, sur lui, le vôtre s'abandonne;
Il ne s'offense point des cris d'un peuple enfant.
Tandis que votre voix le condamne au néant,
Il pense, il s'affranchit du joug pesant des heures;
Il parcourt librement les célestes demeures,
Ces lieux où le bonheur ne se suspend jamais.
Quand il s'est rajeuni dans ce séjour de paix,
Il revient contempler ces étonnants prodiges,
Dont l'univers au sage offre encore des vestiges;
Avec l'aveu du maître il peut les approcher;
Il a droit de les voir; même de les toucher,
De les électriser par sa vive influence,
Et d'en faire jaillir des traits de sa puissance. »

(A suivre.) L. CL. DE ST-MARTIN.

La Fin de l'Atlantide

(Suite)

Après avoir détaché lui-même le bandeau sacré, et l'avoir remis, ainsi que le sceptre, entre les mains de son successeur, il prend une couronne de lys et d'immortelles. Le tumulte cesse à l'instant; le silence le plus profond règne autour de lui. Cependant le visage tourné vers le soleil, il se prosterne, et prie l'Etre des êtres, dans le sein duquel il est près de tomber; ensuite, il se couche à terre, et repose sa tête sur une plante, dont l'odeur, qui lui procure une douce léthargie, l'entraîne insensiblement dans le sommeil de la mort.

A l'instant où ses yeux se ferment, la plaine retentit de mille cris de joie. On enlève son corps, et on le porte avec pompe sur le rivage de la mer, afin que l'onde l'entraîne, ou qu'elle lui élève un monument en amoncelant le sable autour de lui.

Telle est la manière que ce peuple avait adoptée pour sortir de la vie; celle qu'il employait pour l'éducation des enfants n'était pas moins extraordinaire. Adim fut témoin de l'épreuve terrible qu'on leur faisait subir avant de les reconnaître dignes d'entrer dans la société des hommes. Elle succédait imméditament au spectacle funèbre qui venait d'avoir lieu.

Le magistrat chargé de ce soin plaçait, en présence de tout le Peuple, l'enfant qu'on voulait éprouver sur le dos d'un aigle vigoureux, qui l'enlevait aussitôt jusqu'aux nues. Celui qui soutenait sans trembler, la rapidité du vol, était conservé, mais on immolait sans pitié l'infortuné qui donnait les plus légères marques de frayeur.

Le nouveau chef de la Tribu, auquel Adim demanda la raison de cet usage barbare, lui répondit que la vie humaine n'étant qu'un pénible voyage, les législateurs de l'Ile Fortunée avaient pensé qu'on ne devait y exposer que ceux dont l'âme étaient assez forte pour en supporter les fatigues.

Mais déjà le temps accordé par la loi aux étrangers pour séjourner dans l'île était près d'expirer. Adim profita des derniers jours qui lui restaient pour faire les apprêts de son voyage; il s'instruisit de la route qu'il devait suivre pour retourner dans sa patrie, et fournir sa barque des choses qui lui étaient les plus nécessaires. Il avait eu soin pendant son séjour, de recueillir toutes les traditions de l'Ile Fortunée, pour les joindre à celles qu'il avait puisées dans l'Archipel Panchéen; il espérait les offrir à son père avec les ouvrages d'Ouranos et d'Hermès, que les Ethyopiens lui avaient permis de conserver : il ne prévoyait pas le malheuur qui devait s'opposer à l'exécution de son pieux dessein.

Le jour de son départ étant arrivé, une foule nombreuse l'accompagna jusqu'au rivage, où il s'embarqua. Le ciel était serein, et les flots paisibles n'étaient agités que du souffle heureux des zéphirs. Il suivit d'abord la direction du Soleil, et vogua vers l'Occident jusqu'au moment où des courants impétueux, l'entraînant vers le nord, le forcèrent de suivre une route nouvelle. Après plusieurs jours d'une navigation rapide, il entra dans une mer ressemblante à la mer Erythrée (1).

(1) Aujourd'hui, le golfe Persique. A l'époque du voyage d'Adim, ce golfe communiquait à la mer Caspienne.

Il apprit dans le premier port où il put aborder, que la mer inconnue où il se trouvait s'étendait depuis l'Océan méridional jusqu'au Caucase, et que la contrée qu'elle baignait dans toute sa longueur était sous la domination de Gian-Ben-Gian, monarque des Péris.

Adim en entendant nommer le Caucase, se rappela ce que le sage Eloïm lui avait dit touchant ce mont fameux, et résolut de diriger sa course vers ce berceau du genre humain; il fournit sa barque de nouvelles provisions et côtoyant de près le rivage, pour jouir autant qu'il lui était possible, du spectacle enchanteur offert à ses regards, il poursuivit sa route. Jamais ni l'Atlantide, ni l'Ile Fortunée elle-même n'avaient rien possédé de plus beau. Tantôt c'étaient des cités populeuses, dont les tours orgueilleuses dominaient la campagne, tantôt des hameaux riants dont les toits hospitaliers se découvraient au milieu des forêts solitaires. Des collines chargées de pampres verts, des plaines couvertes d'épis ondoyants se succédaient les unes aux autres. Pénétré de respect pour les habitants industrieux de ces belles contrées, Adim admirait leurs travaux, et soupirait après le moment de revoir sa patrie.

Un jour que ce malheureux amant, invité par l'aspect d'un bocage désert, était descendu à terre, et qu'ayant attaché sa barque au rivage, il s'était endormi au pied d'un palmier, il fut éveillé par le bruit de la mousse frémissante sous les pas de deux personnes qui s'approchaient. Il regarda et vit, à peu de distance, un vieillard vénérable vêtu d'une longue robe blanche ceinte d'une écharpe cramoisie, conduisant par la main une jeune fille aussi vêtue de blanc, dont le voile aurore voltigeait au souffle du zéphir matinal, et laissait entrevoir son visage et une partie de son sein. Si Adim n'eût pas connu Evehna, il n'eût pas hésité à accorder à l'inconnue le prix de la beauté. Elle marchait à côté du vieillard, les yeux modestement attachés sur lui, et paraissait l'écouter attentivement.

« Voici, lui disait-il, ma chère Procriti, le moment le plus favorable à l'étude. Voici l'heure où la nature déploie toute sa puissance. Cette heure est précieuse; les Mages la nomment l'heure des Merveilles. C'est à présent qu'ils vont sur la cime des montagnes allumer le feu sacré, symbole de la

divinité, et que, sous le nom d'Orosmade, ils invoquent Dieu, le plus ancien des Etres, la source de tous les biens, meilleur que tout ce qui est bon, plus sage que tout ce qui est sage; Dieu qui tient de lui-même son existence, ses perfections et son empire sur l'Univers (1). C'est à présent, ma chère fille, que le soleil levant les voit cueillir les herbes puissantes qui soulagent les maux des hommes, leur procurent des plaisirs purs, et éloignent le terme de leur destruction; c'est à cette heure, enfin, que les Péris vigilants veillent pour nous aux sommets du Caucase, et gardent les portes d'airain qui défendent l'entrée de cet Empire. »

Adim, jugeant à ce discours qu'il pouvait se montrer sans risques, se leva doucement, et paraissant tout à coup aux regards du vieillard, lui demanda l'hospitalité. A sa vue, la jeune fille laissa tomber son voile; le sage lui tendant la main : « Soyez le bienvenu, dit-il, vertueux étranger et béni soit Orosmade qui vous protège. Venez dans mon humble cabane. L'hospitalité que vous me demandez sera pour ma fille, une leçon nouvelle. »

Cependant, avant de conduire Adim dans sa cabane, le vieillard avait un devoir important à remplir; c'était d'allumer le feu sacré, et d'offrir sa prière au souverain des Etres. Adim le suivit sur une colline où s'élevait l'autel de gazon préparé pour le sacrifice. Là, le Mage arrangea un petit bûcher de bois de santal, d'aloès et de rose, et y mit le feu à l'aide de deux cailloux dont il fit jaillir des étincelles, ensuite, voyant la flamme odorante pétiller dans les airs, il se prosterna avec sa fille, et ils invoquèrent ensemble l'Etre immuable qui gouverne l'Univers.

Parvenue dans la cabane, l'aimable Procriti s'étant dévoilée par l'ordre de son père, couvrit la table des mets les plus doux, parmi lesquels on distinguait le fruit énivrant de la vigne, la verte pistache, la datte délicieuse et le pain nourricier, dont Adim mangea avec d'autant plus de plaisir, qu'il lui était offert par les belles mains qui l'avaient pétri.

Le vieillard l'ayant interrogé sur les raisons de son voyage il lui détailla les motifs et lui apprit par quels concours de

---

(1) Cette sublime définition de la Divinité appartient au plus ancien législateur des Peris (*Perses*) Zoroastre. Elle nous a été conservée par Eusèbe.

circonstances bizarres il se trouvait à une distance aussi énorme de sa patrie. Tandis qu'il parlait de la dissolution des Atlantes et des craintes d'Eloïm son père, le Mage l'écoutait avec surprise qui se peignait dans ses regards. Procriti, attentive à son récit, n'en laissait pas échapper un seul mot, et soupirait malgré elle en pensant à ses engagements avec Evehna.

Lorsqu'il eut cessé de parler, Brahmah, car c'est ainsi que se nommait le Mage, s'écria avec amertume : « Quoi ! l'Atlantide même, cette île si sainte, n'a pu résister à la contagion ! Oh, mon fils, que me dites-vous? Quel avenir funeste j'entrevois. Le sage Eloïm l'a bien prévu, nous touchons à une catastrophe terrible. »

Alors, il découvre au jeune homme de combien de terreurs il est frappé lui-même, en envisageant la frivolité des Péris et l'orgueil insensé de leur monarque, qui, oubliant celui dont il tient le pouvoir, exige que ses sujets le révèrent comme un Dieu. « La gloire de notre nation, ajoute-t-il, s'efface de jour en jour, les barbares du Nord, ces enfants de la nuit, s'élèvent insensiblement sur nos ruines : malheur d'autant plus affreux qu'à peine s'en aperçoit-on. Les Péris, loin de chercher des remèdes à ces mots, s'amusent à élever des Palais, des Cirques, des Théâtres ; ils fouillent dans les entrailles de la terre, pour en extraire les métaux corrupteurs ; ils augmentent la masse de leurs connaissances et le volume de leurs bibliothèques ; ils étudient les secrets de la nature ; ils enfantent des merveilles ; mais ces sciences, ces merveilles ne sont rien par elles-mêmes. S'y arrêter, sans se proposer rien au delà c'est abuser des dons les plus sublimes ; se rendre inutile à l'Univers et livrer cet empire à ses cruels ennemis.

« Que sont devenus les siècles que nos ancêtres ont rendus si fameux? Alors, nos sciences sublimes ne tendaient qu'à faire triompher les héros ; alors on ne voyait que de grandes entreprises prendre naissance dans le Ginistan ; alors les enfants d'Eblis et d'Arimane n'osaient paraître sur nos frontières ; s'ils en avaient la témérité, ils recevaient la juste punition de leurs crimes. Hélas ! ces siècles de gloire ne sont plus ; il semble qu'il n'y ait des Péris sur la terre que pour la remplir de puérilités. Leur empire est détruit. »

Bramah, en prononçant ces dernières paroles, répandit quelques pleurs. La sensible Procriti vola vers lui, et par ses caresses et ses discours affectueux, tâcha de dissiper ces tristes pressentiments; mais le vieillard, d'un ton tendre et sévère, déclara que son intention était de fuir une terre où l'orgueil des hommes usurpait la majesté des Dieux, et d'imiter la prévoyance du sage Eloïm. « Tandis que ce jeune homme, dit-il, conduit par les Dieux de l'Atlantide, va voguer vers le Nord, nous irons chercher au Midi un asile contre le malheur qui nous menace. »

Adim, après quelques jours de repos, s'éloigna avec regret du pieux solitaire et de son aimable fille, qui de son côté, ne le vit pas partir sans verser quelques larmes. Il se remit dans sa barque et cingla vers le Caucase, tandis que Bramah, fidèle à la résolution qu'il avait prise, s'achemina, seul avec sa chère Procriti, du côté de l'Indoustan, et parvint, après une marche longue sur une haute montagne; il y établit sa demeure, sous la protection du Dieu qui le destinait à devenir l'un des législateurs du genre humain.

(A suivre.) FABRE D'OLIVET.

Bibliographie

P. VERDAD-LESSARD. — *La Gnose*, 1 vol. in-12. J. Lessard, éditeur, Nantes........................ 1 fr.

Accord entre la science et la religion ou la science se confondant avec la religion, tels sont les principes qui doivent faire triompher la gnose. La gnose représente, à travers les religions et les philosophies, dans le passé comme dans le présent, non seulement la plus parfaite des doctrines, mais la doctrine elle-même de Vérité qui constitue la Science, forme la connaissance et asseoit toute certitude.

C.-E. LEMOINE. — *Premières notions d'occultisme*, 1 vol. in-12 .... 2 fr.

Classique de l'occultisme, d'après H.-P. Blavatsky et A. Besant. Guide de l'étudiant fort clair et néanmoins bien do-

cumenté. Les lois d'évolution, de réincarnation, de justice et de fraternité; les 7 principes de l'homme; la science des nombres, sont longuement développés dans ce volume.

ANNIE BESANT. — *Introduction à la Yoga,* 1 vol. in-16 .... 2 fr.

Ces conférences ont pour but de donner un aperçu général de la Yoga, afin de préparer à l'étude et à la mise en pratique des *Sutras de Patanjali.*

PAPUS (Dr). — *Pour combattre l'Envoûtement.* Envoûtements conscient et inconscient, avec 20 figures explicatives .... 1 fr.

L'envoûtement — au dire des occultistes — serait l'empoisonnement du corps astral ou double d'une personne, par la haine d'une autre. Ouvrage extrêmement curieux, entièrement inédit et donnant sous une forme très concise, des enseignements pratiques dont les effets sont indéniables.

VICTOR MORGAN. — *La Voie du Chevalier.* Education ésotérique, in-8 carré........................ 5 fr.

PAPUS. — *Premiers éléments de lecture de la langue égyptienne (caractères hiéroglyphiques),* brochure in-8 de 60 pages, ornée de 20 planches et nombreuses gravures. Prix franco............................ 1 fr. 50

Il est fort utile à celui qui s'intéresse à l'hermétisme de pouvoir lire au moins les lettres des écritures antiques; c'est ce que l'auteur s'efforce de faire. Mettre à même le lecteur d'épeler les caractères hiéroglyphiques, comme on peut épeler l'hébreu ou le sanscrit de manière à utiliser un dictionnaire.

Livres Reçus

JOLLIVET-CASTELOT. — *La Médecine Spagyrique,* 1 vol. in-16, 275 pages, imprimé en rouge sur papier jaune. Prix .... 5 fr.

JOLLIVET-CASTELOT. — *Croquis scientifiques et philosophiques,* un vol in-18 de 454 pages, prix...... 3 fr. 50

JOLLIVET-CASTELOT. — *Triologie astronomique,* broché in-16 de 80 pages, prix...................... 1 fr.

DURVILLE (Hector). — Pour vaincre le destin. *L'Art de réussir, l'Art d'être heureux.* (Extrait du magnétisme personnel), brochure in-18 de 42 pages.............. 1 fr.

BOYER DE REBIAB. — Eléments de psychocratie. *L'Intelligence intégrale, son encyclopédie rationnelle et pratique dans toutes les situations : libérales, artistiques, industrielles, commerciales, militaires, agricoles, féminines*, etc. 1 vol. in-12 de 288 pages, prix.................. 3 fr. 50

GEMMA DE VESME. — *Le Songe de la Vie*, drame en 4 actes. 1 vol in-16 de 132 pages, avec présentation, par *Camille Flammarion*, prix.................. 2 fr. 50

Revues & Journaux

Annales des Sciences psychiques. — Mars : Etude sur la Mediumnité de F. Carancini. — *L'Acacia.* — Janvier : Le droit à l'avortement, conférence faite à la loge des Hospitaliers, de Constantine. — *Modern Astrology.* — Avril : Bons articles astrologiques. — *Les Entretiens idéalistes.* — Avril : Introduction générale à l'étude du zohar par Jean de Pauly. — *L'Etincelle.* — La Chambre hantée, par G. Bourgeat. — *L'Alliance spiritualiste.* — Mars : Etude intuitive sur le plan divin, sur Dieu, sur l'homme, par J. Beauchamp. — *Journal du Magnétisme.* — Phénomènes de lévitation, par A. Breydel. — *La Revue spirite.* — Articles intéressants. — *Le Théosophe.* — *Le monde psychique.* — *La Vie nouvelle.* — *L'Hexagramme* novembre 1911. — *La Vie mystérieuse.* — *La Lumière maçonnique,* janvier. — *Le Fraterniste.* — *Les Nouveaux Horizons.* — *La France anti-maçonnique.* — *Mercure de France.* — *Le Messager* (de Liège). — « *Ultra* », revue théosophique de Rôme. — « *Revista stüntelor oculte* » revue d'occultisme de Bucarest, etc., etc.

Nouvelles Diverses

M. Desfontaines, du Théâtre National de l'Odéon, prépare une pièce sur l'occultisme.

Le jeudi 23 mai, au Palais des Sociétés Savantes, dernière conférence ésotérique de la saison par le Dr Papus.

L'Imprimeur-Gérant : P. CHACORNAC.

Imp. P. CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris